

CLAUDE SIMON

LES CORPS
CONDUCTEURS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1971 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-0355-0

Dans la vitrine une dizaine de jambes de femmes identiques sont alignées, le pied en haut, la cuisse sectionnée à l'aine reposant sur le plancher, le genou légèrement fléchi, comme si on les avait empruntées à un de ces bataillons de danseuses, dans le moment où elles lèvent la jambe avec ensemble, et exposées là, telles quelles, ou encore, monotones et multipliées, à l'un de ces dessins de publicité représentant une jolie fille en combinaison en train d'enfiler un bas, assise sur un pouf ou le rebord d'un lit défait, le buste renversé en arrière, la jambe sur laquelle elle achève de tirer le bas haut levée, un petit chat ou un petit chien au poil frisé dressé joyeusement sur ses pattes de derrière, aboyant, sortant une langue rose. Les jambes sont faites d'une matière plastique, transparente, de couleur ocrée, moulées d'une pièce, faisant penser à quelque appareil de prothèse légère. L'infirmier (ou le jeune interne) tient sous son bras, comme un paquet, une jambe coupée. Derrière un vieillard à barbiche blanche et à lorgnon, coiffé d'une calotte blanche, revêtu d'une blouse d'hôpital et tenant à la main un scalpel, se pressent une douzaine de personnages plus jeunes revêtus de la même calotte

et de la même blouse à tablier qui les fait ressembler à des garçons d'abattoir. La ressemblance est encore accentuée par leurs manches retroussées, les taches de sang qui parsèment leurs vêtements et par le fait que plusieurs tiennent à la main des instruments, scies, pinces, écarteurs, dont quelques-uns sont ensanglantés. De la poche ventrale de leurs tabliers, comme celle d'un kangourou, dépassent des boucles de ciseaux, ou des forceps. C'est l'un d'eux qui tient sous son bras la jambe coupée. Un autre porte un bocal à l'intérieur duquel on peut voir un fœtus accroupi, à l'énorme tête. A la suite du barbu à lunettes, ils se dirigent vers une table d'opération sur laquelle est allongée une jeune femme nue. Encadré d'une chevelure blonde, son visage ressemble à celui du Bébé Cadum. Les bras allongés le long du corps, nullement effrayée, elle rit, la tête couchée à plat sur le côté, tournée vers le spectateur, montrant une rangée de dents régulières. Les bouts de ses seins minutieusement dessinés et d'un rose vif sont durcis et dressés. Les visages des jeunes internes sont hilares. Des bas transparents, extraordinairement fins, allant du beige foncé au beige clair, revêtent les jambes. A travers leurs mailles on voit briller la matière plastique moulée. Le docteur lui dit de baisser son pantalon. Au bout de la rue il peut voir l'avenue qu'elle croise, les arbres maigres aux feuilles jaunies du petit square, le trafic, et au-delà la marquise de l'hôtel, faite de verre et de métal, en porte à faux au-dessus du trot-

toir. Il y a environ une centaine de mètres jusqu'au croisement avec l'avenue et, après celle-ci, encore une quarantaine de mètres jusqu'à la porte de l'hôtel. Les feuilles clairsemées des arbres, d'un vert tirant sur l'ocre ou même rouille, cartonneuses et malades, s'agitent légèrement devant le fond grisâtre du building qui s'élève au coin de la rue et de l'avenue en lignes verticales et parallèles, comme des orgues. Dans l'ouverture de l'étroite tranchée que forment les hautes façades on peut voir le ciel blanc. A travers l'épaisse brume de chaleur l'extrémité de la tranchée se distingue à peine. Le soleil teinté d'un jaune pâle et comme poussiéreux tout un côté de la rue qu'à cette heure il prend en enfilade. Debout et immobile à côté de la vitrine où se dresse la rangée de jambes, il peut sentir sous sa paume appuyée sur son côté droit les dernières côtes au-dessous desquelles ses doigts tâtent avec précaution la paroi molle du ventre. La planche représente un torse d'homme. Les chairs sont d'un rose ocré. A partir du diaphragme et jusqu'au ras du pubis la paroi abdominale a été découpée, comme un couvercle que l'on aurait retiré. L'ouverture ménagée affecte à peu près la forme de la caisse d'une guitare, légèrement étranglée à hauteur de la taille. A l'intérieur on peut voir des organes pourpres ou bleutés. Là où appuient ses doigts se trouve une masse aux contours mous, d'un rouge brique, comme un sac. A peu près en son milieu il y a une poche vert olive clair, collée à la paroi, arrondie

en un petit dôme sur le haut, et dont la partie inférieure s'amincissant finit en un fin tuyau qui se divise en une fourche dont les branches disparaissent dans les replis des lobes rougeâtres. Un second tuyau, mais celui-ci d'une couleur mauve et d'une section plus large, s'entrelace avec le premier et ses ramifications. Sur le petit dôme formé par la poche verte le dessinateur a posé un reflet jaune pour obtenir un effet de brillant. Le docteur lui demande si cela ressemble à un pincement, une pression ou une brûlure. Maintenant son pantalon pend en accordéon sur ses chevilles. En baissant la tête il voit son pénis recroquevillé, ridé, et ses jambes velues. Sur l'un des murs du cabinet de consultation est accroché un dessin sous verre représentant une théorie de jeunes carabins hilares armés de divers instruments chirurgicaux et s'avançant à la suite d'un patron barbu vers une table d'opération où est étendue une jeune femme nue qui rit de toutes ses dents. Le bureau du docteur est d'un style indéfini mais pompeux. Le bois est rouge foncé, luisant. Le pourtour du plateau est serti d'un filet de bronze doré, orné aux coins de petites guirlandes. Une sculpture de bronze est posée sur le bord extérieur du bureau, montée sur un socle de marbre. Elle représente une femme à demi allongée, le corps et les jambes drapés dans un péplum aux plis nombreux. Sur les parties saillantes — la tête, le genou, le cou-de-pied sur lequel se retrouse la draperie — le bronze poli prend une couleur jau-

nâtre et luit. L'un des bras de la femme entoure une sorte d'urne ouvragée, pourvue d'un couvercle articulé à une charnière. Sur le bord du couvercle une encoche en demi-lune ménage le passage pour un porte-plume, mais le trou est vide. A partir de ses mâchoires serrées la contraction des muscles se propage jusqu'aux tempes. Les muscles sont agités de légers tiraillements. Il sent la sueur glisser sur sa peau, à travers ses cheveux, dans le cou et le dos. La chaleur grisâtre, palpable, semble entassée entre les parois brun sale de la rue. Légèrement courbé en avant, le visage rigide, il s'approche de la bouche d'incendie qui sort du trottoir, à la base de l'immeuble, sur la droite de la vitrine. La bouche d'incendie est constituée par un fort tuyau de fonte, peint en rouge, qui monte d'abord verticalement puis se recourbe vers l'avant en même temps qu'il se divise en deux branches horizontales dont les ouvertures sont fermées par un manchon que rattache au tube une petite chaînette. Les deux branches divergentes sont suffisamment rapprochées pour former une sorte de siège sur lequel il s'assied. Dans cette position la douleur ne diminue pas mais il n'a plus à faire l'effort de se tenir sur ses jambes. Deux nègres revêtus de combinaisons blanches et coiffés de casquettes à longues visières sont occupés à décharger un camion arrêté au bord du trottoir. Ils en extraient de volumineuses boîtes de carton qu'ils portent à l'intérieur du magasin en les tenant embrassées sur leurs poitrines, le